

REDRESSER LES TORTS DU CANADA

Les pensionnats indiens

Effets dévastateurs sur les peuples autochtones du Canada et appels à l'action de la Commission de vérité et réconciliation



MELANIE FLORENCE
TRADUIT PAR NICOLE LAURENDEAU



REDRESSER LES TORTS DU
CANADA

Les pensionnats indiens

FLORENCE

LORIMER

PENDANT PLUS DE CENT ANS, LE GOUVERNEMENT canadien a enlevé 150 000 enfants métis, inuits et des Premières Nations de leur famille pour les placer dans des pensionnats. On leur donnait un numéro, on confisquait leurs effets personnels, on leur interdisait de parler leur langue maternelle, on leur imposait de nombreuses tâches et ils étaient souvent victimes de violences physiques et psychologiques. S'ils tentaient de s'échapper, la GRC les ramenait de force. Ces écoles étaient dirigées par des ordres religieux et financées par le gouvernement fédéral. La dernière a fermé ses portes en 1996.

Des années plus tard, les survivantes et survivants se sont ouverts sur les effets dévastateurs de ces écoles. Ils ont décidé de poursuivre ensemble le gouvernement et les Églises. En 2008, ils ont obtenu des excuses du premier ministre du Canada pour les torts causés par le système des pensionnats. Le recours collectif a également donné lieu à la Convention de règlement relative aux pensionnats indiens, la plus importante compensation financière et sociale de la sorte au Canada, et à la création de la Commission de vérité et réconciliation qui, pendant six ans, a recueilli les témoignages et documenté les faits.

Ce livre comprend le texte du discours d'excuses du gouvernement et résume les 94 appels à l'action lancés par la Commission de vérité et réconciliation visant à établir la base de nouvelles relations entre le gouvernement canadien, les peuples autochtones et les canadiens non-autochtones.

« Comme l'indique son nom, cette série est porteuse d'espoir. Elle n'évoque de vieilles blessures que pour exposer le passé, le comprendre et aller de l'avant. »
— Nikkei Voice

MELANIE FLORENCE est l'autrice du roman intitulé *One Night*, paru dans la série SideStreets, et du livre *Jordin Tootoo: The highs and lows in the journey of the first Inuk to play in the NHL*, qui a reçu les honneurs de l'American Indian Library Association. Elle est d'origine crie et écossaise. Elle vit à Toronto, en Ontario.



Recherchez ce symbole pour trouver des liens vous menant à des vidéos et autres ressources.

DANS LA MÊME SÉRIE



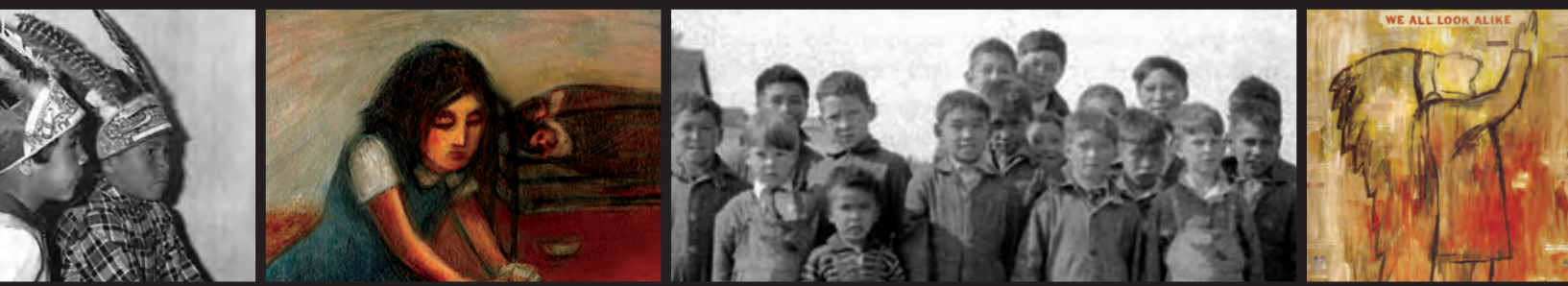
45,00 \$

ISBN-10: 1-4594-1966-9
ISBN-13: 978-1-4594-1966-7



LORIMER

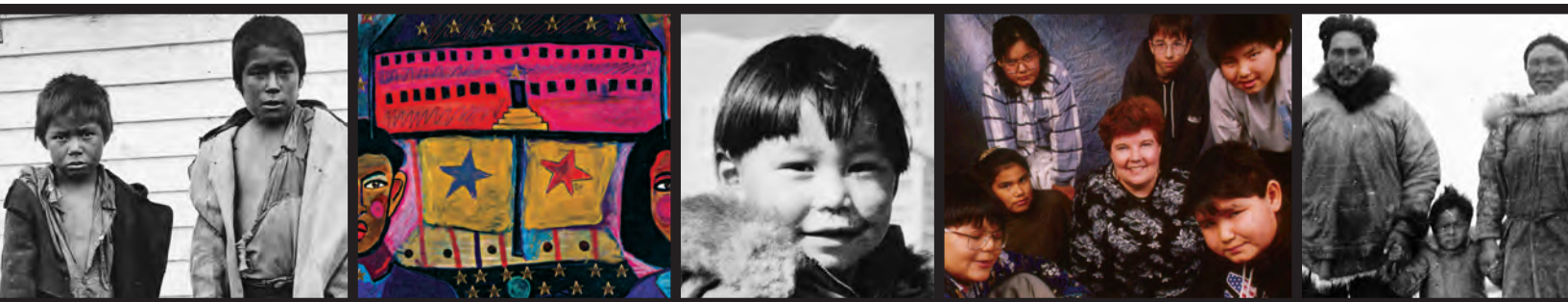
James Lorimer & Company Ltd., Publishers
www.lorimer.ca



REDRESSER LES TORTS DU CANADA

Les pensionnats indiens

Effets dévastateurs sur les peuples autochtones
du Canada et appels à l'action de la
Commission de vérité et réconciliation



Melanie Florence

Traduit par Nicole Laurendeau

JAMES LORIMER & COMPANY LTD., PUBLISHERS
TORONTO

Droit d'auteur © 2016, 2021 par Melanie Florence et James Lorimer & Company Ltd., Publishers

Droit d'auteur pour la traduction © 2024 par le Ministère de l'Éducation et du Développement de la petite enfance du Nouveau-Brunswick (EDPE)

Tous droits réservés. Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit, électronique ou mécanique, y compris la photocopie, ou par tout système de stockage ou d'extraction d'information, sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

James Lorimer & Company Ltd., Publishers reconnaît le soutien financier du Conseil des arts de l'Ontario (CAO), agence gouvernementale ontarienne. Nous remercions le Conseil des arts du Canada de son soutien. Ce projet a été rendu possible en partie grâce au gouvernement du Canada et avec le soutien de Ontario Creates.

Canada

Canada Council
for the Arts
Conseil des arts
du Canada

ONTARIO ARTS COUNCIL
CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO
le conseil provincial pour
le soutien de la créativité de l'Ontario

ONTARIO
CREATES

Ontario

Conception de couverture: Meredith Bangay

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Titre : Les pensionnats indiens : Effets dévastateurs sur les peuples autochtones du Canada et appels à l'action de la Commission de vérité et réconciliation / Melanie Florence; traduit par Nicole Laurendeau.

Autres titres: Residential schools. Français

Noms: Florence, Melanie, auteur.

Description: Mention de collection: Redresser les torts du Canada | Traduction de : Residential schools : the devastating impact on Canada's Indigenous peoples and the Truth and Reconciliation Commission's findings and calls for action. | Comprend des références bibliographiques et un index.

Identifiants: Canadiana 20240437039 | ISBN 9781459419667 (couverture souple)

Vedettes-matière: RVM: Commission de vérité et réconciliation du Canada—Ouvrages pour la jeunesse. | RVM: Peuples autochtones—Éducation—Canada—Ouvrages pour la jeunesse. | RVM: Peuples autochtones—Canada—Conditions sociales—Ouvrages pour la jeunesse. | RVM: Internats pour Autochtones—Canada—Ouvrages pour la jeunesse. | RVMGF: Livres documentaires pour la jeunesse.

Classification: LCC E96.5 .F5614 2024 | CDD j371.829/97071—dc23

James Lorimer & Company
117, rue Peter, bureau 304
Toronto, Ontario, Canada
M5V 0M3
www.lorimer.ca

Distribué par:
Formac Lorimer Books
5502 rue Atlantic
Halifax, Nouvelle-Écosse, Canada
B3H 1G4
formaclorimerbooks.ca

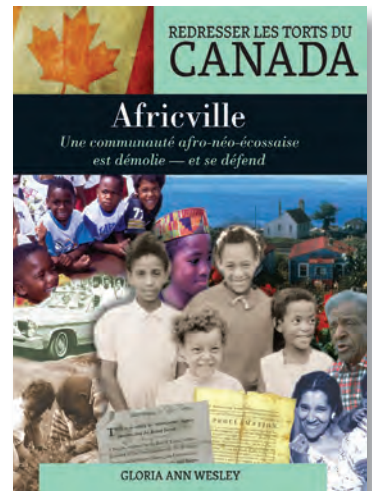
Imprimé et relié en Canada.

Également dans la collection Redresser les torts du Canada



L'antisémitisme et le MS *Saint Louis*

Les politiques d'immigration antisémite du Canada au vingtième siècle

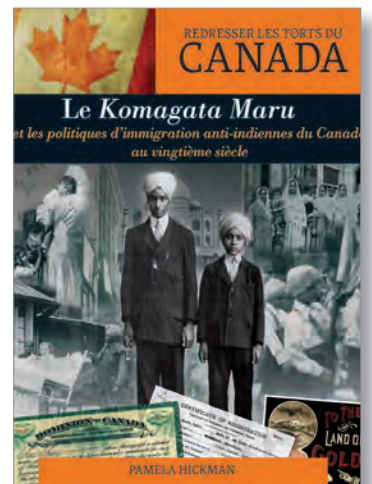


Africville

Une communauté afro-néo-écossaise est démolie — et se défend



La taxe d'entrée chinoise et les politiques d'immigration antichinoises au vingtième siècle



Le *Komagata Maru* et les politiques d'immigration anti-indiennes du Canada au vingtième siècle

Table des matières

CARTE DES PENSIONNATS INDIENS ...4	FERMETURE DES PENSIONNATS
INTRODUCTION.....7	Un échec.....82
LA VIE AVANT LES PENSIONNATS	Fermeture définitive.....84
Les peuples autochtones8	LA VIE APRÈS LES PENSIONNATS
Alimentation et soins.....12	Combat des survivantes et survivants.....86
Vêtements, habitation et modes de transport.....16	Génération suivantes90
Commerce20	Prise de parole.....94
Famille, communauté, langue, culture et religion.....24	Les survivantes et survivants mènent le combat...96
Éducation des enfants.....32	EXCUSES ET RÉPARATIONS
SOURCES DE CONFLIT	Excuses du gouvernement.....98
La Couronne et les souverainetés autochtones.....38	Excuses des Églises104
Assimilation : une politique gouvernementale42	Commission de vérité et réconciliation.....106
Politique et pratiques d'assimilation.....44	Assumer notre histoire.....110
Éradiquer la culture46	Appels à l'action.....112
RAPT DES ENFANTS	Comprendre et agir : prochaines étapes116
Enlèvement des enfants48	Reconnaissance118
Séparation.....50	Chronologie.....120
LA VIE AU PENSIONNAT	Glossaire.....122
État de choc.....54	Crédits textuels.....123
Malnutrition58	Pour en savoir plus.....124
Éducation en français ou en anglais.....60	Crédits visuels125
Travail des enfants66	Index.....127
Pensionnats inuits68	
Maltraitance.....72	
Quelques souvenirs heureux.....76	
Fugues et décès dans les pensionnats80	



**VISIONNEZ
LA VIDÉO**

Recherchez ce symbole pour découvrir des liens
vers des clips vidéo et audio en ligne.



Carte des pensionnats indiens

Cette carte indique l'emplacement de pensionnats régis par la Convention de règlement relative aux pensionnats indiens.



*Pour mon grand-père, un survivant.
Et à jamais, pour Joshua et Taylor.*

Introduction

Le système de pensionnats représentait la solution du gouvernement canadien au « problème indien ». Il visait à assurer l'assimilation des enfants autochtones à la société blanche. Dès l'âge de six ans, on les envoyait vivre dans ces établissements tenus par des ordres religieux où ils restaient pendant des semaines, des mois ou même des années. L'objectif était de faire disparaître chez ces jeunes leur langue, leur culture et leurs croyances en les séparant de leur famille. On leur enseignait des métiers, tels la couture et l'usage de la machinerie, pour qu'ils trouvent du travail une fois sortis du pensionnat. On reconnaît maintenant ce système comme une tentative de génocide culturel et de destruction intentionnelle des coutumes autochtones.

En lisant les récits des survivantes et survivants, vous comprendrez à quel point leur expérience les a marqués : isolement, maladie, agressions physiques et sexuelles. Les survivantes et survivants ont gardé le silence pendant plusieurs années, à l'exception de quelques-uns qui ont dû mener le combat pour qu'on reconnaisse leur parcours et que le gouvernement canadien, les Églises et la Gendarmerie royale du Canada (GRC), responsable de l'enlèvement des enfants, présentent leurs excuses.

La Commission de vérité et réconciliation (CVR) a été créée en 2008 à la suite d'excuses officielles du gouvernement. Son rapport final contenait de nombreuses recommandations, comme celle de sensibiliser la population canadienne allochtone à cette réalité. Grâce à l'initiative courageuse des survivantes et survivants qui ont raconté leur histoire, nous connaissons les faits et les conséquences du système de pensionnats sur des générations de personnes autochtones.

De nos jours, les communautés autochtones continuent leur quête de guérison, car il y a encore beaucoup à faire. En 2021, le Canada a institué la première Journée nationale pour la vérité et la réconciliation, qui honore les survivantes et survivants, leur famille et leur communauté. Ce jour commémore également les enfants qui ont perdu la vie, comme celles et ceux dont on commence à peine à découvrir les tombes anonymes autour des pensionnats.

Comme l'a déclaré l'honorable juge Murray Sinclair, président de la CVR, à l'occasion du lancement du rapport final : « La réconciliation n'est pas un problème autochtone, c'est un problème canadien. Elle nous concerne toutes et tous. »



CHAPITRE 4

LA VIE AU PENSIONNAT

État de choc

Les enfants étaient encore sous le choc quand ils arrivaient au pensionnat. Ils se trouvaient entourés de personnes blanches parlant une langue inconnue que souvent ils ne comprenaient pas. Dès le premier jour, on leur coupait les cheveux et on leur enlevait leurs vêtements pour leur faire porter des uniformes de style européen. La nourriture ne leur était pas familière. Il était strictement interdit de parler leur langue, sinon ils étaient sévèrement punis. Les garçons étaient séparés des filles, ce qui veut dire que frères et sœurs se voyaient rarement.



Détresse

Cette photo de Ziewe à l'âge de 15 ans a été prise peu après son arrivée au pensionnat. L'expression de son visage démontre l'immense chagrin que bien des enfants éprouvaient.



Chevelure coupée

On coupait les cheveux des enfants dès leur arrivée. Les autorités connaissaient l'importance culturelle de la chevelure, et en la coupant, on tentait de briser leurs liens avec les traditions.

Campbell Papequash :

«Quand je suis arrivé là, ils ont enlevé mes vêtements et ils ont commencé à m'épouiller. Je ne comprenais pas ce qu'ils faisaient, j'ai su plus tard que c'était un traitement contre les poux ; 'Ces sales sauvages, des bons à rien, de vrais nuls !' Puis ils ont coupé mes tresses, mes magnifiques cheveux, liés à ma vie spirituelle. Ils ne comprenaient pas ce qu'ils étaient en train de faire. Je pleurais, et je les ai vus jeter mes belles longues tresses à la poubelle. Après m'avoir épouillé, ils m'ont jeté dans la douche pour enlever le kérosène qu'ils avaient frotté sur mon corps et sur ma tête complètement rasée.»



Perdre son identité

Cette illustration de Liz Amini-Holmes montrant une fillette dont on coupe les tresses provient du texte intitulé *Les bas du pensionnat (Fatty Legs)*, écrit par la survivante Margaret Pokiak-Fenton et la corédactrice Christy Jordan-Fenton.



Isabelle Knockwood

Isabelle Knockwood (qu'on voit ici) et sa sœur Rosie ont fréquenté le pensionnat de Shubenacadie, en Nouvelle-Écosse, de 1936 à 1947. Isabelle n'avait que 5 ans à son entrée à l'école.



Isabelle Knockwood :

« On nous enlevait nos vêtements et on nous plongeait dans une cuvette. Puis on nous donnait un uniforme rayé noir et blanc. J'ai découvert plus tard que c'était le type de vêtements qu'on faisait porter aux prisonniers. On nous donnait un numéro. J'étais 58 et Rosie était 57. »

Shirley Williams

« J'ai vu l'école : elle était en briques grises. Il pleuvait, c'était sinistre. On a ouvert les grilles, et l'autobus est entré dans la cour. Quand les grilles se sont refermées . . . quelque chose s'est passé en moi, comme si on enchaînait mon cœur, et que j'entendais le bruit des chaînes [les grilles qui se refermaient]. » Shirley a fréquenté le pensionnat pour filles Saint-Joseph à Spanish, en Ontario, à compter de l'âge de dix ans.



Assimilation

Peter Irniq se rappelle les efforts de l'école pour supprimer des années d'éducation traditionnelle : « Du jour au lendemain, encore jeunes enfants, nous devenions des blancs. On nous apprenait à nous sentir Européens dans cette école-là. »

Nouveaux vêtements

Peter Irniq fréquentait l'école fédérale Sir Joseph Bernier à Chesterfield Inlet, dans ce qui est maintenant le Nunavut. « Ils ont pris nos vêtements traditionnels. J'avais des bottes en peau de phoque. J'ai vu pour la première fois des souliers, et j'ai dû les porter. J'ai vu pour la première fois une paire de jeans, une chemise à manches courtes. C'est ça qu'on nous faisait porter. »



VISIONNEZ LA VIDÉO

« Loin de leur famille, n'ayant plus rien à eux et séparés de leurs frères et sœurs, les enfants vivaient dans un monde de peur et de solitude, vide d'affection. »



Commission de
vérité et
réconciliation
du Canada

Volume 1 : Sommaire, p.45

Avant et après

Cette paire d'images résume clairement l'objectif des pensionnats. Les deux photos sont de Thomas Moore. Sur celle de gauche, prise avant son arrivée à l'école industrielle indienne de Régina en 1891, il porte des vêtements traditionnels. Sur celle de droite, on le voit en uniforme d'école. Ces photos mises côte à côte voulaient démontrer que l'assimilation des enfants à la société européenne était réussie.



Visionnez une propagande des écoles datant de 1955 sur <http://tinyurl.com/rcwresidential025> (en anglais seulement)



Oublier sa langue

À l'école, on ne pouvait parler que français ou anglais. Les élèves étaient battus et on leur plaçait même des aiguilles à travers la langue si on les entendait se parler dans leur langue maternelle.



Dortoirs

Isabelle Knockwood raconte : « Les dortoirs étaient immaculés. Les planchers de bois étaient polis et gelaient les pieds. J'avais toujours froid, il n'y avait pas assez de couvertures. Parfois, je me levais la nuit pour mettre mes chaussettes si j'avais oublié de les garder en me couchant. Mon lit bien chaud me manquait, quand Rosie et moi dormions ensemble. Il faisait toujours bon à la maison. »



Séparer frères et sœurs

Les garçons et les filles vivaient séparément. Souvent, ils ne pouvaient plus se voir ou se parler.

Malnutrition

Habités à un régime de poisson frais, de gibier, de baies sauvages et de pain bannique, les enfants devaient maintenant se contenter d'aliments sans grande valeur nutritive, comme de la bouillie de blé concassé, des haricots secs et de la viande en conserve. Ils ne mangeaient jamais à leur faim. Le personnel utilisait souvent les fonds destinés à nourrir les enfants pour se payer de bons repas, laissant aux élèves les purées et les aliments rancis, ayant une odeur forte et un goût âcre. Les jeunes travaillaient dans les champs, au potager et dans les étables pour produire des denrées qui seraient vendues. On s'efforçait de réduire les coûts sans se soucier de la santé des élèves.



Repas

Les provisions manquaient et les enfants avaient toujours faim. Chaque jour, on mangeait du gruau de blé concassé, une bouillie collante et pleine de grumeaux. George Manuel, un élève du pensionnat de Kamloops, confie : « La faim, c'est le souvenir qui me reste . . . nous étions tous affamés. » Cette photo provient de l'école industrielle de Qu'Appelle, en Saskatchewan.

« Le gouvernement fédéral a volontairement omis de fournir aux pensionnats un budget suffisant pour équiper les cuisines, former les responsables des repas et encore pire, s'approvisionner pour nourrir adéquatement des enfants en pleine croissance. Cette décision laissait des milliers de jeunes Autochtones enclins à la maladie. »



Chaparder la nourriture

Des enfants affamés faisaient rôtir sur le feu les pommes de terre qu'ils récoltaient. Frederick Loft fréquentait le Mohawk Institute à Brantford, en Ontario : « Je me souviens que je travaillais dans les champs, et que j'avais tellement faim que je pouvais à peine marcher, et encore moins travailler. »



Commission de
vérité et
réconciliation
du Canada

Volume 1 : Sommaire, p.92

Sous-alimentation

Les autorités gouvernementales savaient que les réserves alimentaires étaient insuffisantes dans les pensionnats. Après avoir servi des repas nutritifs au personnel, les élèves devaient se contenter d'aliments avariés ou de purées qu'ils étaient forcés d'avalier s'ils ne voulaient pas mourir de faim. Voici une lettre écrite le 16 septembre 1953 au docteur P. E. Moore, directeur médical aux Affaires indiennes : « Les enfants de l'école industrielle indienne de Brandon sont tellement affamés qu'ils rôdent autour des étables à la recherche de nourriture destinée au bétail. »





ances which are with
le today. Many of
through the schools
opportunity to devel-

Below: letter written Sept. 16, 1953 by
J.W. Breaky to P.E. Moore, Medical
Director of Indian Affairs: "Children at
the Brandon Indian Industrial School
are not being fed properly to the extent
that they are garbaging around in 6he
[sic] barns for food that should only be
fed to the Barn occupants."

It had been brought to my attention that the
at the Brandon Indian Industrial School are not being
only to the extent that they are garbaging around in
s for food that should only be fed to the Barn occupants.
This information has been given to me by carpenters
e been working at the School and to say the least they
might be disgusted.
I would respectfully suggest that this condition be
ated out if yourself or any member of your department checks
this condition, I will personally see that they can meet
able witnesses.

Maigre menu

On servait aux pensionnaires les mêmes repas chaque jour : gruau au lait écrémé le matin, bouillie quelconque et une tranche de pain sans beurre à midi, même bouillie et un légume le soir. Les enfants avaient été habitués à un régime riche en protéines animales, et la transition vers des aliments traités et des légumes cuits était radicale.

« La faim, c'est
le souvenir qui
me reste . . .
nous étions tous
affamés. »

Éducation en français ou en anglais

Une journée typique au pensionnat : 2 à 4 heures passées en classe, le reste du temps à mener les tâches (ménage, menuiserie, travail de ferme). On coupait ainsi sur les frais de personnel. Les enfants n'étaient pas habitués à un horaire aussi strict.



Journée au pensionnat de Kamloops

Les garçons se levaient à 5 h 30 pour traire les vaches et nourrir le bétail, les filles étaient debout à 6 h. On assistait à la messe avant de déjeuner et de passer aux corvées. En classe, on avait une heure d'études religieuses, puis 2 heures d'autres sujets. L'après-midi, les filles travaillaient à l'intérieur et les garçons, dehors. Puis c'était l'heure d'études, le souper, le nettoyage, une récréation, les prières et le coucher.



Temps de classe

Les classes du matin s'étendaient généralement sur 2 heures seulement. À ce rythme, peu d'élèves se rendaient aux études secondaires.

« . . . La plupart des pensionnats utilisaient le système « demi-journée » : les enfants passaient la moitié de la journée en classe et l'autre moitié, dans ce qu'on appelait l'apprentissage professionnel. En réalité, il s'agissait de travaux forcés. Bien souvent, selon certains membres du personnel, cet apprentissage professionnel était en réalité une série de tâches répétitives qui ne contribuaient pas à former les élèves, mais plutôt à faire fonctionner l'établissement. On a jugé par la suite que l'aspect éducationnel des pensionnats s'était avéré un échec. »



Volume 1 : Sommaire, p.74



Un certain apprentissage

Shirley Williams fréquentait le pensionnat Saint-Joseph de Fort William, en Ontario (maintenant Thunder Bay). « Nous apprenions l'anglais, les sciences, les math, la rédaction, la géographie, l'histoire et les arts ménagers, comme le tricot, la cuisine et la couture. »



Salle de couture

Au pensionnat Lejac de Fraser Lake, en Colombie-Britannique, les filles passaient presque tout l'après-midi dans la salle de couture. En l'espace d'un an, elles pouvaient fabriquer 293 robes, 191 tabliers, 296 sous-vêtements, 301 hauts de corps et 600 paires de chaussettes.

« À propos de son expérience dans 2 écoles (pensionnat baptiste de Whitehorse et anglican de Carcross), Rose Dorothy Charlie rapporte : Ils m'ont volé ma langue. Ils me l'ont arrachée de la bouche. Je ne l'ai plus jamais parlée. »



Volume 1 : Sommaire, p.86



Récoltes

Theodore Fontaine se souvient : « Après 3 ou 4 ans, j'aidais aux récoltes d'automne. Les garçons de la 4^e à la 8^e année étaient retirés de la classe pour faire ce travail. »



Corvées de cuisine

Les corvées de cuisine étaient la fabrication du pain et du beurre, en plus des repas et du nettoyage.



Raccommodage

Isabelle Knockwood explique : « Tout le monde aimait les sœurs Clita et Rita de la classe de couture, parce qu'elles ne nous disputaient jamais. Elles étaient calmes et nous apprenaient à coudre. Elles étaient vraiment gentilles, et nous permettaient de parler et de rire en classe, à condition de ne pas trop faire de bruit. »

« Si les élèves parlaient leur langue entre eux, les inspecteurs considéraient l'éducation comme un échec. »



Commission de
vérité et
réconciliation
du Canada

Volume 1 : Sommaire, p.84

Récréation

Si les élèves arrivaient à finir leurs tâches, ils avaient droit à une récréation où ils pouvaient jouer et parler avec les autres enfants. Cette photo de propagande, de toute évidence, montre un groupe de fillettes du pensionnat Shingwauk de Sault Ste. Marie, en Ontario, autour de 1960.



« On accordait la priorité à l'éducation religieuse, et non aux compétences professionnelles. Le salaire était minime, et le personnel en enseignement n'était souvent pas du tout qualifié. »



Commission de
vérité et
réconciliation
du Canada

Volume 1 : Sommaire, p.76

« . . . On envoyait ces enfants dans ce qui n'était souvent que des trappes à incendie, mal construites, peu entretenues et surpeuplées. Ils souffraient généralement de malnutrition, travaillaient trop dur et ne recevaient pas d'éducation adéquate. Ils mouraient en trop grands nombres. Ils étaient régulièrement victimes de violences qu'on ne rapportait nulle part. On parle ici de négligence institutionnalisée. »



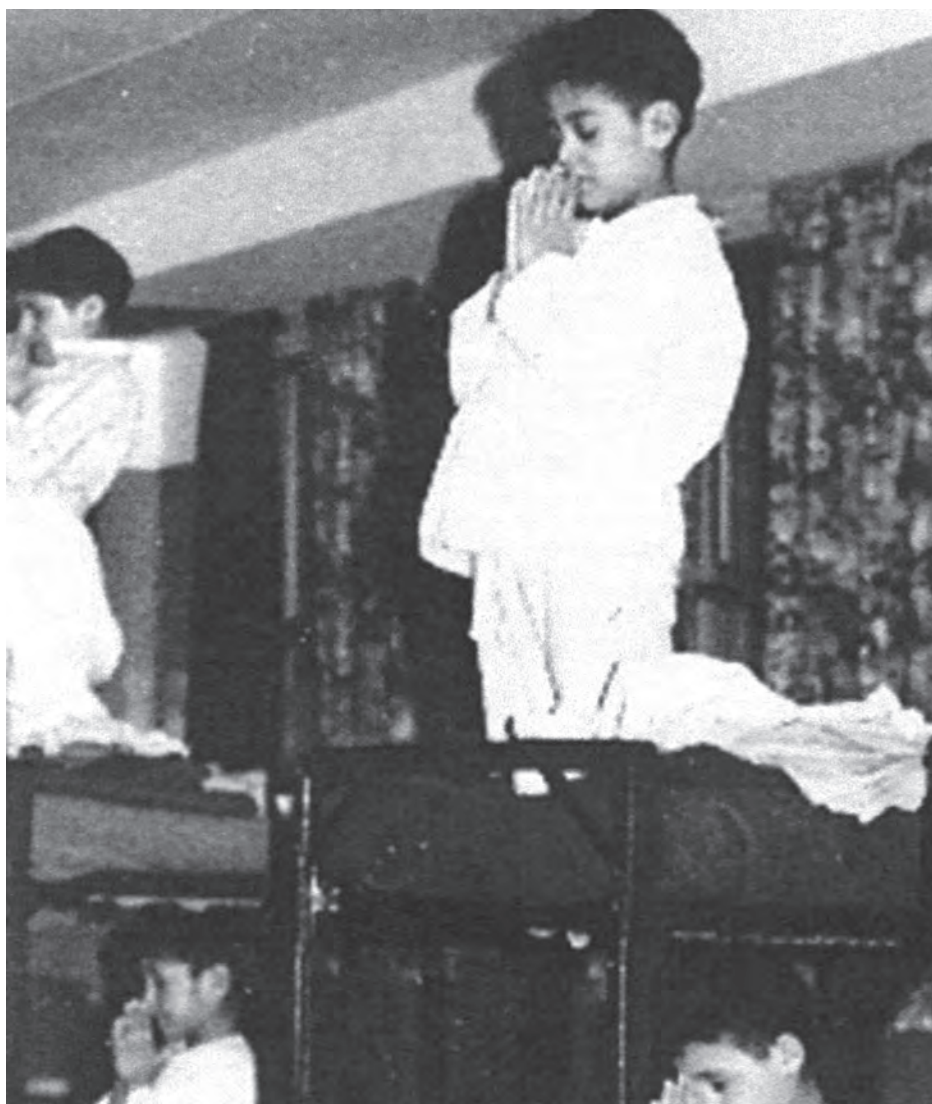
Commission de
vérité et
réconciliation
du Canada

Volume 1 : Sommaire, p.46-7



Dortoir des garçons

« Le dortoir était immense. Il devait y avoir quarante lits ou plus, tous alignés. J'étais habitué de dormir dans une tente de 14 pieds sur 12 pieds », se rappelle Peter Irniq.



Prières

Les pensionnats étaient dirigés par les ordres religieux. La prière y tenait une place d'importance. Les enfants faisaient leurs prières du matin, puis assistaient à la messe et allaient en classe pour les études religieuses. Ils devaient également faire les prières du soir. On voit ici des garçons en prière, agenouillés sur leur lit.



Messe du matin

Les enfants devaient généralement assister à la messe du matin tous les jours de la semaine.



Heure du coucher

Les enfants qu'on voit à gauche se brossent les dents et font leur toilette avant d'aller dormir dans un pensionnat d'Aklavik, aux Territoires du Nord-Ouest.

Horaire quotidien

Janice Acoose de Cowessess, en Saskatchewan, parle de l'horaire à son pensionnat.
« Au lever, prières, toilette puis on s'habillait. Des prières avant les repas, avant la classe, temps strict d'exercices, catéchisme, puis heure du coucher, où les longues périodes de prières en cercle nous donnaient mal aux genoux. »



Travail des enfants

Les élèves étaient forcés de travailler à divers types de tâches. À la cuisine, on devait préparer le pain et les repas, puis nettoyer. Les filles faisaient la lessive dans des machines souvent bien plus grosses qu'elles. Elles faisaient également la couture pour les autres pensionnaires. Les garçons s'occupaient des fournaies, des animaux, des champs et des potagers.



Transport du bois

Cette photo des années 1920 montre des élèves du pensionnat All Saints à Lac la Ronge, en Saskatchewan. Les garçons transportaient le bois en plus de faire d'autres tâches, comme le travail de ferme.



Corvées de cuisine

Nora Bernard fréquentait le pensionnat de Shubenacadie, en Nouvelle-Écosse : « On travaillait à la cuisine pendant un mois. J'avais même hâte d'aller à la messe pour sortir de cet endroit. »

Récoltes

Le temps des récoltes nécessitait de la main-d'œuvre, et on retirait les élèves des classes pendant toute la saison. On cultivait divers légumes pour les vendre et faire des profits. Les enfants n'avaient souvent droit qu'aux pommes de terre, aux haricots et aux navets, les mêmes produits que pour le bétail.



Corvées de cuisine

La poétesse mi'kmaw Rita Joe passait beaucoup de temps dans les cuisines de son pensionnat en Nouvelle-Écosse. « On se levait à 4 h du matin. On préparait beaucoup de pain, mon Dieu ! à peu près 35 ou 40 moules pleins aux deux jours. Seigneur ! Et on faisait la soupe dans une énorme casserole, très haute et toute ronde. Le matin, on faisait cuire le gruau dans un grand chaudron, et on faisait bouillir 200 œufs. C'était beaucoup de travail, et la cuisinière n'était pas toujours patiente avec nous. »

« On préparait beaucoup de pain, mon Dieu ! à peu près 35 ou 40 moules pleins aux deux jours. »



Accidents de travail

Isabelle Knockwood faisait la lessive. Elle raconte : « Un après-midi, j'ai entendu un cri à glacer le sang. J'ai su tout de suite ce qui s'était passé : le bras d'une fillette était resté coincé dans l'essoreuse. »



Rude travail

« Filles et garçons s'occupaient des planchers le samedi matin : balayage, lavage, cirage et polissage. Le bois était tellement propre qu'on pouvait presque se voir comme dans un miroir », rappelle Isabelle Knockwood.

Pensionnats inuits

Au début, les enfants inuits étaient exclus du système de pensionnats. On avait jugé qu'on économiserait si on laissait ce peuple survivre comme il l'avait toujours fait, sans avoir à construire d'écoles et à investir dans le projet d'assimilation. En 1939, la Cour suprême du Canada déclarait que les Inuit étaient aussi des « Indiens » et que la *Loi sur les Indiens* s'appliquait donc dans leur cas. Le premier établissement fédéral pour enfants autochtones a ouvert ses portes à Chesterfield Inlet (au Nunavut d'aujourd'hui) en 1951. Quatre ans plus tard, 15 pour cent des jeunes Inuits fréquentaient un pensionnat, pour atteindre 75 pour cent en 1964.



Bessie Quirt

Bessie Quirt, jeune missionnaire qu'on voit ici au centre, enseignait au pensionnat inuit de Shingle Point, au Yukon. Elle se dévouait à ses élèves et était un véritable modèle pour les autres enseignantes.

« Les pensionnats ont eu des répercussions diverses sur les Inuit. Certains enfants étaient envoyés à des milliers de kilomètres de leur village, et pouvaient passer des années sans voir leurs parents. Dans d'autres cas, des parents au style de vie nomade devenaient sédentaires pour se rapprocher de leurs enfants. »



Commission de
vérité et
réconciliation
du Canada

Volume 1 : Sommaire, p.70



Hébergement à Coppermine

Le pensionnat de Coppermine (au Nunavut d'aujourd'hui) différait des autres. Les élèves y vivaient dans des tentes à charpente.



Entretien ménage

L'une des tâches de Marjorie Flowers au pensionnat Lake Melville à North West River, au Labrador, était de laver les planchers.

Marjorie Flowers :

« L'une des membres du personnel était presque une mère pour moi. On aurait dit qu'elle veillait sur moi. »

Apprentissage

On voit ici Velma MacDonald enseignant l'anglais aux enfants inuits et de Premières Nations en 1959 à Inuvik, aux Territoires-du-Nord-Ouest.

Se sentir seul

On voit à droite Peter Irniq, la tête appuyée sur sa main. Cette photo a été prise au pensionnat Sir Joseph Bernier. Il se sentait terriblement seul, loin de sa famille pendant 9 mois.





Repas préférés

On voit ici Peter Irniq à l'âge de 17 ans, à l'école secondaire Sir John Franklin.

Peter Irniq :

«J'attendais avec impatience le moment où on nous donnait du bœuf en conserve au repas. Je me suis habitué très vite au goût, et j'en mange encore aujourd'hui. J'aimais aussi le samedi matin, parce qu'on nous servait des céréales de maïs. La nourriture était généralement horrible, mais ces deux repas me rendaient heureux.»



Moments heureux

Peter Irniq, en avant et au centre, à la mission catholique de Naujaat, avant ses années au pensionnat.

Peter Irniq :

«Enfant, j'étais heureux, avant le pensionnat de Chesterfield Inlet. Je vivais alors comme mes parents, dans le style de vie inuit traditionnel.»



Figure parentale

Carolyn Nivixie se souvient de la dernière personne embauchée pour jouer le rôle de figure parentale au pensionnat de Kuujjuarapik.

Autre vie

« Si ce n'avait pas été du pensionnat, j'aurais suivi ma famille à la chasse, au camp, comme avant. J'ai connu les igloos, les traîneaux à chiens, la faim, le froid. Ce sont mes plus beaux souvenirs. » Carolyn Nivixie a vécu à Kuujjuarapik, au Québec, de l'âge de 7 ans à l'âge de 16 ans.

Carolyn Nivixie :

« J'écrivais parfois, et ma mère me postait une lettre de temps en temps. Le courrier était lent. Ma mère m'a envoyé de l'argent une seule fois, cinq dollars. »



Valise de souvenirs

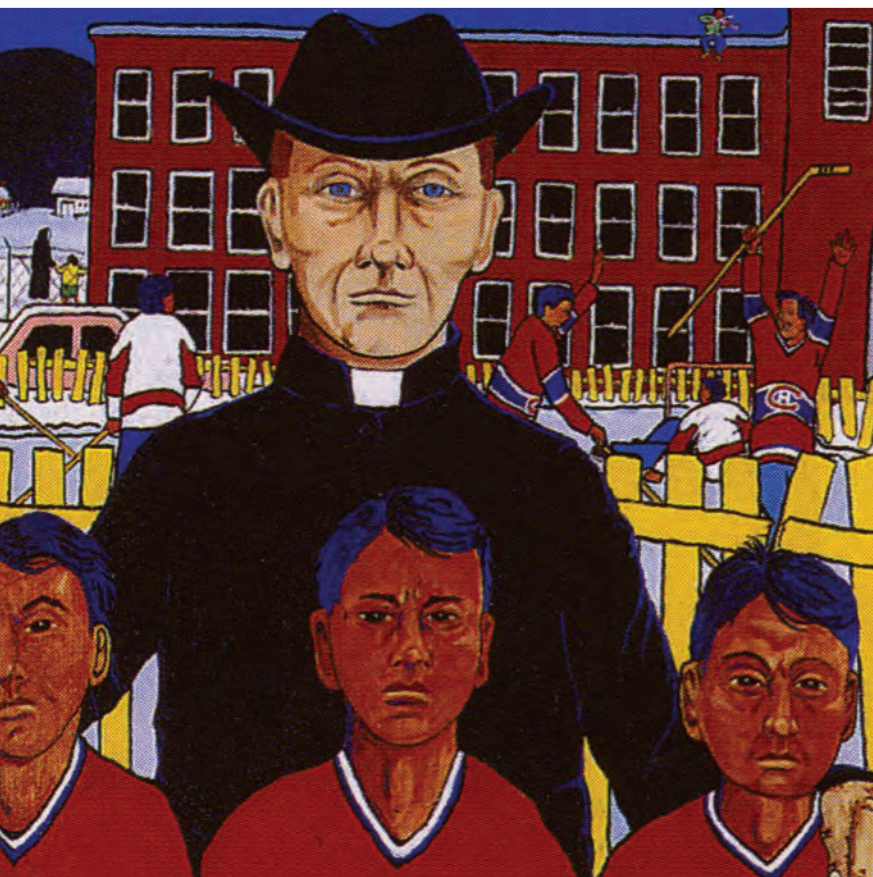
Shirley Flowers avait cette valise quand elle a quitté le pensionnat avec son frère. La photo à l'intérieur montre les deux enfants juste avant le départ.

Shirley Flowers :

« J'ai reçu cette valise un jour que je retournais au pensionnat. C'était pour mes articles d'hiver. Ils étaient tous là-dedans . . . C'est comme ça que je transportais tout ce qu'il me fallait pour passer l'hiver. »

Maltraitance

Récemment, de nombreux survivants des pensionnats ont dénoncé la maltraitance imposée par le personnel. Les punitions pouvaient être des coups, la langue transpercée avec des aiguilles pour avoir utilisé sa langue maternelle ou des draps souillés qu'il fallait porter sur la tête pour avoir mouillé son lit. La violence physique, mentale ou verbale était fréquente, de même que les agressions sexuelles. Plus de 37 000 anciens élèves ont par la suite obtenu une compensation financière pour des violences physiques ou sexuelles subies à leur école.



Volées de coups

On battait les enfants à coups de poing ou à l'aide d'un fouet ou d'une ceinture.



Négligence

Les enfants avaient peu d'accès à de réels soins. Cette photo d'autour de 1905 montre des élèves souffrant de problèmes oculaires qu'on ne traitait pas.

« En ne mettant pas sur pied un système de contrôle des mesures disciplinaires, on indiquait que tout était permis entre les murs du pensionnat. Dès le départ, toutes les formes d'agression semblaient tolérées, donnant le ton pour les années à venir. »



Commission de
vérité et
réconciliation
du Canada

Volume 1 : Sommaire, p.107

Robes noires

Quelques prêtres étaient bien intentionnés et traitaient bien les enfants, mais ce sont les mauvaises expériences qui les marquaient et leur faisaient craindre les hommes à robe noire.

📺 Écoutez des survivants parler de la violence dont ils ont été victimes sur <https://tinyurl.com/rtpensionnatsindiens-06> (en anglais seulement)

📺 VISIONNEZ LA VIDÉO

Alice Blondin :

«Une religieuse me donnait le bain et son éponge est allée un peu trop loin. J'ai repoussé sa main. Elle m'a alors écarté les jambes pour m'attacher l'intérieur des cuisses. Je n'ai plus jamais essayé de l'arrêter.»



Alice Blondin

Alice fréquentait le pensionnat Breynat Hall à Fort Smith, aux Territoires du Nord-Ouest. On la voit ici à gauche de la première rangée, alors qu'elle était en 8^e année.

Martha Joseph a passé 12 ans au pensionnat de Port Alberni, en Colombie-Britannique :

«Un jour, on m'a fortement maintenu la main sur le poêle. J'ai eu une brûlure grave. J'étais punie pour avoir pris des provisions à la cuisine. Je voulais donner à manger à ma petite sœur Edna, qui pleurait parce qu'elle avait faim.»



Peur

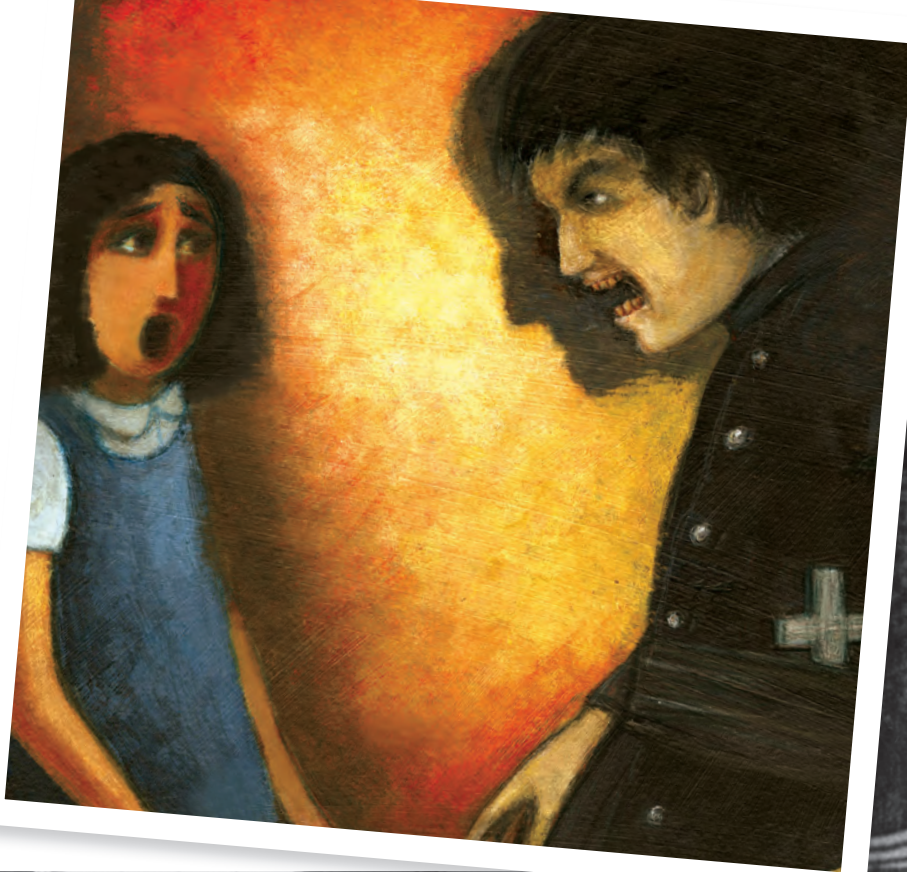
Theodore Fontaine fréquentait le pensionnat de Fort Alexander, au Manitoba. Il décrit ici cette photo.

Theodore Fontaine :

«Ce sont mes camarades de classe, en 1949. Moi, je suis le plus petit à l'avant, avec le chandail uni. À gauche complètement, on voit mon cousin Marcel, qui avait été recruté pour me séparer de ma famille le premier jour d'école. Le directeur, le père R., porte la soutane et la robe qui m'ont tant fait peur ce jour-là.»

Terreur

On infligeait les pires punitions quand les élèves parlaient leur propre langue.



Punition

Theodore Fontaine, sur la gauche, s'est mis à fumer avec d'autres garçons. Un prêtre les a découverts à cause de l'odeur.



Mouiller son lit

Quand les élèves mouillaient leur lit, on leur faisait mettre leur drap sur la tête et on les battait. Ce problème aurait sans doute été résolu affectueusement à la maison, sans recours à la violence.

Nora Bernard :

«Mon frère mouillait souvent son lit. Ils lui ont fait porter une robe de fille et se promener au réfectoire devant tout le monde. Mes sœurs et moi devions rester là et le regarder subir cette humiliation. Je ne sais pas ce qui m'a empêchée de courir à toutes jambes.»

Theodore Fontaine :

«Il a reculé son bras droit, et tout à coup, son poing m'a fendu le visage, me cassant le nez . . . J'ai culbuté vers l'arrière et je me suis retrouvé sur le plancher de ciment, le nez en sang . . . C'était comme être frappé par un bâton de baseball.»



Pointeurs

Un bâton de bois appelé le pointeur servait souvent à punir les élèves. Nancy Marble, de Shubenacadie, a perdu l'ouïe à force d'en être frappée.

Betsey Paul :

« Plus d'une fois, le pointeur m'a atterri sur la tête dans la classe de Skite'kmuj ! Elle frappait souvent tellement fort qu'il cassait. »



Enfants malades et violence

Betsey Paul se rappelle une fillette nommée Dorothy Doucette, punie pour avoir été malade. « Elle avait vomi dans son assiette, et Wikew lui a frappé la bouche avec la cuiller puis l'a forcée à avaler vomi et nourriture. » « Wikew » veut dire « la grosse » en Mi'kmaq.



Soins dentaires

Kevin Annett, auteur, ex-pasteur, consultant humanitaire et secrétaire général du Tribunal international contre les crimes de l'Église et de l'État, dénonce la négligence des soins dentaires envers les élèves. « Le gouvernement fournissait gratuitement aux dentistes locaux de la novocaïne pour traiter les jeunes Autochtones. Mais après la guerre, les dentistes de Port Alberni ont commencé à garder l'anesthésique pour leur clientèle et à traiter les enfants autochtones à froid. Les directeurs et le personnel des écoles étaient au courant et approuvaient cette pratique. »

Quelques souvenirs heureux

Les souvenirs du pensionnat ne sont pas les mêmes pour tous. Certains anciens élèves se souviennent d'avoir créé de solides amitiés ou de s'être amusés pendant les activités récréatives. D'autres encore parlent d'enseignantes et enseignants exceptionnels qui les ont inspirés à poursuivre leurs études.



Edna Gregoire, élève du pensionnat de Kamloops en Colombie-Britannique dans les années 1930, se rappelle :
« On mangeait bien. Le matin, il y avait du pain maison grillé et des céréales au lait fraîchement tiré, car ils avaient des vaches. On ne pouvait pas se plaindre ! »



Kate Gillespie

En 1901, Kate Gillespie a été nommée directrice du pensionnat de File Hills, en Saskatchewan. Jusqu'en 1904, elle a réinvesti un tiers de son revenu dans l'école.

Terrain de jeux

Quand il faisait assez beau, les enfants jouaient dehors ensemble.



Jeux d'extérieur

Isabelle Knockwood aimait jouer dehors. « Quand les terrains de jeux étaient assez secs, les garçons comme les filles allaient sauter à la corde. On jouait aussi au basketball, aux billes et à la marelle, bien sûr. »



Jeux d'enfants

À cette école de Moose Factory, en Ontario, des enfants cris portent des serre-tête ornés de fausses plumes pour imiter les animaux sauvages.

« D'autres élèves trouvaient du réconfort dans les arts. Bon nombre d'anciens élèves de pensionnat sont devenus de célèbres artistes, comme Alex Janvier, Jackson Beardy, Judith Morgan et Norval Morrisseau. Beardy, par exemple, avait été encouragé par des membres du personnel à poursuivre une carrière. »



Commission de
vérité et
réconciliation
du Canada

Volume 1 : Sommaire, p.115



Quelques gentilles religieuses

Harriette Battiste fréquentait le pensionnat de Shubenacadie dans les années 1930.

Harriette Battiste :

« Certaines religieuses étaient gentilles. Elles nous enseignaient à faire des collets de dentelle, à la mode ces jours-là, et à crocheter, à dessiner des personnages de la Mère l'Oie et à broder de jolis motifs au point de boutonnière sur les nappes d'autel. »



Jouer dehors

Isabelle Knockwood adorait jouer dans la neige : « Quelques parents envoyaient des skis à leurs enfants pour Noël. Nous, on s'en fabriquait avec les planches des vieux barils à pommes qu'on trouvait derrière la cuisine. On les frottait sur le ciment pour les rendre plus lisses, puis on les cirait et les polissait. Après ça, on s'envolait sur les pentes toute la journée. »



Activités sportives

Certains élèves excellaient dans les sports. Cette photo montre l'équipe de hockey de l'école de La Tuque, appelée les Indiens du Québec.

Concert de Noël

Ces élèves jouent une scène de la nativité au concert de Noël.



Rita Joe se rappelle qu'elle envoyait les élèves qui recevaient des cadeaux de Noël :

«Chaque année, je demandais s'il y avait quelque chose pour moi, et la réponse était non. La dernière année, j'avais 15 ans. Quelqu'un m'a dit 'Tiens, ton colis !' J'étais folle de joie ! La religieuse de la buanderie y avait écrit 'À Rita, de son amie.' »



Visites des parents

Le pensionnat de Qu'Appelle, en Saskatchewan, était l'un des rares à encourager la visite des parents. L'école avait sa propre fanfare, ses équipes sportives et ses formations d'apprenti. Contrairement aux directives gouvernementales, en plus des visites des parents, celles d'autres membres de la famille étaient autorisées en tout temps. La langue d'enseignement y était le cri.



Enseignantes dévouées

Cette photo des années 1960 montre Judy Jordan, enseignante dans une école de la réserve de la nation Munsee-Delaware, près de London, en Ontario.

Quelques enseignantes valorisaient leurs élèves et prenaient leur métier à cœur. Elles laissaient de bons souvenirs derrière elles.



Diplôme

Bien des élèves ne se sont pas rendus aux études secondaires, mais plusieurs l'ont fait et ont par la suite fréquenté l'université.



Étudier ensemble

Adeline Raciette et Emily Bone étudient sur le gazon du pensionnat Assiniboia à Winnipeg, au Manitoba.



Cadets

Le révérend Lachlan McLean, à gauche, parle à une jeune recrue dans les années 1970. Le programme des cadets constituait une importante activité parascolaire.

Mariage

Quelques enseignantes et enseignants étaient invités au mariage de leurs anciens élèves. Les liens qui s'étaient créés pouvaient durer pendant des années.



Fugues et décès dans les pensionnats

Le nombre de décès dans les pensionnats est estimé à environ 6 000 enfants. Ce nombre s'accroît à mesure que de nouveaux sites d'enfouissement sont découverts autour des établissements. La sous-alimentation et la maladie étaient des causes fréquentes de décès, mais certains enfants ont également été victimes d'incendies et de suicide ou étaient battus à mort. D'autres tentaient de s'échapper et de retourner à leur famille, malgré les risques d'une telle fugue et la perspective d'être brutalement punis si on les rattrapait. Quelques-uns sont morts en essayant de fuir.



Maladie

Le docteur Peter Henderson Bryce était médecin-chef au ministère de l'Intérieur au début des années 1900. Il était chargé de veiller à la santé des enfants autochtones dans les pensionnats. Les données sur le nombre de cas de tuberculose et les conditions de vie dans les établissements l'inquiétaient, et il en a informé le gouvernement. Selon ses estimations, le taux de mortalité infantile causé par la maladie était entre 15 et 24 pour cent. Une école affichait même 69 pour cent de sa population étudiante décédée au cours des années précédentes. Les autorités fédérales n'ont rien fait à la suite de ces rapports.

Cimetières

On voit ici le cimetière du pensionnat de Lac La Ronge, en Saskatchewan, autour de 1920. Le plus jeune enfant enterré avait six ans. Les espaces de vie restreints causaient la propagation rapide de maladies comme la tuberculose ou la grippe espagnole. La mort d'enfants était tellement fréquente que des cimetières étaient annexés aux pensionnats.



Issues en cas d'incendie

Certains établissements n'avaient aucune issue de secours. Quelquefois, on avait installé des perches de descente près de fenêtres qu'on gardait toutefois verrouillées. Les enfants ne pouvaient donc pas ouvrir la fenêtre pour glisser sur la perche et ainsi échapper aux flammes.





Funérailles

Cette vigile funéraire se tenait en 1968 pour honorer Jacqueline Basile, au pensionnat de Pointe-Bleue, au Québec.



Donjon

Le donjon était un placard sombre où on enfermait les fugitifs au pensionnat de Shubenacadie. On leur rasait la tête, on les attachait et on les laissait là. On les sortait pour leur donner du pain et de l'eau, puis on les enfermait à nouveau. Cette punition n'empêchait pas les enfants de prendre la fuite. En 1937, au Premier de l'an, quatre garçons ont tenté de retourner dans leur famille sur la réserve de Nautley, en Colombie-Britannique. Aucun n'a survécu. On les a retrouvés morts gelés sur un lac glacé, tout près de la réserve. L'un des enfants portait des vêtements d'été et n'avait qu'une chaussure. Un autre était étendu sur son manteau.

« La réalité est dure, mais c'est notre vérité, notre histoire. Nous nous sommes toujours battus pour qu'elle soit connue. Cette histoire est vraiment, vraiment horrible. »

— Chef Rosanne Casimir



Tombes anonymes

En mai 2021, un radar pénétrant a permis de localiser les tombes anonymes de plus de deux cents enfants sur le site de l'ancien pensionnat de Kamloops. Les bâtiments appartiennent maintenant à la nation Tk'emlups te Secwepemc. La chef Rosanne Casimir a déclaré : « La réalité est dure, mais c'est notre vérité, notre histoire. Nous nous sommes toujours battus pour qu'elle soit connue. Cette histoire est vraiment, vraiment horrible. » De nouvelles tombes anonymes, c'est-à-dire non identifiées, ont été découvertes depuis, entre autres à l'ancien pensionnat de Kuper Island, sur l'île de Vancouver, et à celui de Marieval, en Saskatchewan. On continue de fouiller d'autres sites.

Réactions du public

À la suite des découvertes de tombes anonymes autour des pensionnats, de nombreuses personnes partout au pays déposaient des chaussures d'enfants près d'églises et d'édifices gouvernementaux, pour rappeler le cruel destin des jeunes disparus.

